

## MALAISE DANS LA FRATERNITÉ

Norbert Bon

*"Je suis coincé au milieu des cons sur l'autoroute."*

Appel d'un jeune patient pour m'annoncer qu'il sera en retard à sa séance un jour de départ en vacances

La fraternité, en tant qu'extension à une communauté humaine du lien supposé entre frères et sœurs, est, comme vous le savez, inscrite dans la devise de la République française, en troisième position certes, après la liberté et l'égalité qui apparaissent dès 1789, tandis que la fraternité n'y est ajoutée qu'un an plus tard et relève d'un devoir et non d'un droit comme les deux premiers : elle est d'ordre moral. Est-ce la raison pour laquelle, après divers avatars au cours des régimes qui ont suivi, il faudra attendre les ordonnances de 1945 pour la promouvoir institutionnellement ? Mais le terme apparaît auparavant fréquemment au cours du siècle des Lumières, même si certains (les francs-maçons par exemple) l'évitent en raison de ses connotations religieuses. On le trouve même beaucoup plus tôt dans un écrit de jeunesse d'Etienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire*, écrit vers 1546-48, mais qui ne sera publié qu'en 1789 après avoir largement circulé dans des versions pirates et variables. Je le cite dans la version en français moderne, établie par Myriam Marrache-Gouraud : ... *s'il y a bien quelque chose de clair et d'apparent [...], c'est le fait que la nature, ministre de Dieu et gouvernante des hommes, nous a tous faits de même forme, et comme il semble, selon un même moule afin que nous nous reconnaissons tous comme compagnons*

*ou plutôt comme frères*<sup>1</sup>. Puis il lie la fraternité à la question de l'égalité, sous forme dénégative. Constatant que tous n'ont pas reçu de la nature les mêmes avantages, il poursuit : *elle n'a pas pour autant eu l'intention de nous mettre en ce monde comme en un champ clos, et n'a pas envoyé ici-bas les plus forts ni les plus avisés comme des brigands armés dans une forêt pour y brutaliser les plus faibles. Au contraire, il faut plutôt croire que faisant ainsi des parts aux uns plus grandes, aux autres plus petites, elle voulait faire place à la fraternelle affection afin qu'elle eût où s'employer, les uns ayant la possibilité de donner de l'aide, les autres ayant besoin d'en recevoir*<sup>2</sup>. Il la lie également à la question de la liberté : *... il ne faut pas douter que nous soyons tous naturellement libres, puisque nous sommes tous compagnons. Et il ne peut venir à l'esprit de personne que la nature en ait mis certains en servitude, puisqu'elle nous a tous fait membre d'une compagnie*<sup>3</sup>. Et, pour faire bonne mesure, elle nous a doté du regard et de la voix : *elle nous a tous logés en quelque façon dans la même maison, nous a tous façonnés selon le même patron afin que chacun pût se mirer et quasiment se reconnaître en l'autre [...], elle nous a donné à tous ce grand présent de la voix et de la parole pour nous rapprocher et fraterniser davantage*<sup>4</sup>.

## Nature de la fraternité

Dans ce texte, clairement humaniste, que certains voient comme inaugural des sciences humaines, y rattachant Freud aussi bien que Marcel Mauss (et, pourquoi pas Lacan et le stade du miroir ?), La Boétie situe donc la fraternité, à l'inverse de la servitude qui est consentie, comme relevant de la nature. Ce qui va à l'encontre de toute la mythologie. Comme le note Jacques Attali dans un livre intitulé "*Fraternités. Une nouvelle utopie*" : *Dans presque tous les mythes fondateurs, personne n'a de pire ennemi que son frère, si ce n'est son père qui, craignant une alliance des frères contre lui, prend parfois les devants et les tue*<sup>5</sup>. C'est aussi le point de vue de Freud dans *Malaise dans la civilisation*, pour qui une hostilité primaire dresse les hommes les uns contre les autres : *L'homme est, en effet, tenté de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagement, de l'utiliser sexuellement sans*

---

1. La Boétie (de) E., 1546-48, *Discours de la servitude volontaire*, Folio plus/Gallimard, 2008, p. 17. Je dois à Alain Molas, collègue d'une école analytique sœur, d'avoir attiré mon attention sur ce texte lors d'une intervention à Bordeaux, en octobre dernier. Molas A., 2012, "*dans les pas de Montaigne et La Boétie*", Journées provinciales de l'Ecole Freudienne, Bordeaux, 6-7 octobre 2012.

2. Ibid., p. 18.

3. Ibid., p. 18.

4. Ibid., p. 18.

5. Attali J., 1999, *Fraternités : une nouvelle utopie*, Fayard, p. 125.

son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer. *Homo homini lupus* : qui aurait le courage, en face de tous les enseignements de la vie et de l'histoire, de s'inscrire en faux contre cet adage ?<sup>6</sup> La fraternité est donc un fait de culture dont Freud situe la mise en place, dans *Totem et tabou*<sup>7</sup>, dans les suites du meurtre du père primitif, après lequel les fils, plutôt que de s'entretuer pour prendre sa place, s'accordent, sous le coup de la culpabilité à l'égard de ce tyran haï mais aussi aimé, pour renoncer collectivement à la jouissance convoitée et désavouer le meurtre du père, incorporé lors d'un repas totémique. Ce que Lacan formule ainsi dans *L'envers de la psychanalyse* : ...la conséquence, c'est que pour avoir tué le vieux, le vieil orang, il se passe deux choses dont je mets l'une entre parenthèses, car elle est fabuleuse : ils se découvrent frères. Pour ajouter que cette fraternité ne trouve son origine que dans la ségrégation : *Aucune autre fraternité ne se conçoit même, n'a le moindre fondement comme je viens de vous le dire, le moindre fondement scientifique, si ce n'est parce qu'on est isolés ensemble, isolés du reste par quelque chose dont il s'agit de savoir la fonction et pourquoi c'est comme ça*<sup>8</sup>. Autrement dit, on fait Un en rejetant le reste, le a, à l'extérieur.

### Arrivée du frérot...

Au plan du développement individuel, pour Freud, de cette opération résulte la mise en place du surmoi qui va entraîner le retournement contre le moi de *la même agressivité rigoureuse que le moi eût aimé satisfaire contre des individus étrangers*<sup>9</sup>. Surmoi et sentiment de culpabilité supposent que soit intériorisée l'autorité et non plus seulement que celle-ci soit susceptible de retirer son amour si la faute est découverte. Ce qui reste néanmoins le cas chez l'enfant et, comme le note Freud, chez nombre d'adultes. Et dans ce développement individuel, qui fait du surmoi l'héritier du complexe d'Edipe, Freud insiste à diverses reprises sur l'importance de l'arrivée, ou du risque d'arrivée, d'un puîné, tant pour l'évolution intellectuelle -la mise en route de la pensée pour comprendre d'où viennent les enfants et en prévenir la menace<sup>10</sup>-, que libidinale : cet intrus, ce rival appendu à la mamelle de la nourrice dé-

---

6. Freud S., 1929, *Malaise dans la civilisation*, PUF, 1989, p. 64-65.

7. Freud S., 1912-13, *Totem et tabou*, Payot/Pbp., 1965, p. 212 et suivantes.

8. Lacan J., 1969-70, *L'envers de la psychanalyse*, Editions de l'Association Lacanienne internationale (hors commerce), 2006, leçon du 11mars 1970, p. 130.

9. Freud S., *Malaise dans la civilisation*, opus cit., p.80.

10. Freud S., 1905, *Trois essais sur la théorie de la sexualité infantile*, Paris, Gallimard, 1962, p. 91.

crit par Saint Augustin<sup>11</sup> et dont la vue supportera pour l'enfant une "identification mentale" dans le "complexe de l'intrusion", décrit par Lacan<sup>12</sup> dans *Les complexes familiaux*, cet intrus dont nombre de souvenirs d'analysants confirment que le premier mouvement est de tenter de l'éliminer<sup>13</sup>, l'enfant va devoir admettre que ce n'est pas ainsi qu'il conservera l'amour des parents mais, au contraire, en acceptant de ne plus être l'objet unique et inconditionnel de leur amour, en acceptant que ce rival soit aimé lui aussi. Ainsi le frère, d'intrus dans une relation de réflexivité peut devenir un semblable, un alter ego, dans une relation de réciprocité.

Mais pour que puissent se mettre en place des conduites d'entraide et de solidarité, caractéristiques de la fraternité, il faut encore que les enfants se constituent comme un ensemble ("les enfants") distinct non seulement des enfants étrangers mais aussi de l'ensemble "les parents", ce ne peut être que sur la base d'une jouissance commune, explicite dans les jeux mais surtout cachée dans les bêtises, petites ou grandes, qu'il convient de taire aux parents, en réponse à ce que eux taisent de leur jouissance et de leur agressivité refoulée ou déniée à l'égard des enfants. Car l'arrivée du puîné n'est pas seulement l'arrivée d'un rival, elle est aussi le témoin de la jouissance du couple parental en même temps que de leur manque à jouir puisque l'enfant déjà là n'y suffit pas. A ce double titre, le puîné présentifie le phallus, le quatrième, comme avait pu le relever Lacan à propos de la sœur de Hans<sup>14</sup>.

Alors qu'en est-il, à notre époque de transparence, de la distinction de ces deux ensembles ? Combien faut-il d'enfants pour constituer l'ensemble fraternel ? Deux, comme dans *Frérot et Sœurette*, trois comme dans *Les Trois Petits Cochons* ? Sept comme dans *Le Petit Poucet* ? Et pour combien comptent les demi-frères de lits successifs et les "faux-frères", non marqués par l'interdit de l'inceste, dans les familles recomposées ? Et faut-il y ajouter une nomination paternelle comme dans *Le loup et l'agneau* : "Si ce n'est toi, c'est donc ton frère" ?

---

11. Saint Augustin, *Les confessions*, Desclée de Brouwer, livre 1, 7, p.293.

12. Lacan J., 1938, *Les complexes familiaux dans la formation de l'individu*, Navarin, 1984, p. 35-49.

13. Je rappelle seulement celui de Goethe, dans *Dichtung und Wahrheit*, analysé par Freud S., 1917, "Un souvenir d'enfance dans Fiction et vérité de Goethe", *Essais de psychanalyse*, Gallimard, 1933.

14. Lacan J., 1956-57, *La relation d'objet*, Seuil, 1994, p. 411-419. Dans le cas précis, pré-sentification du phallus maternel.

## Les fratries actuelles

Je ne reviendrai pas sur les évolutions de la famille, qui ont été largement soulignées, notamment à partir de la seconde moitié du XX<sup>ème</sup> siècle (les années 60-70), et sur leurs effets inévitables sur la subjectivité, la famille "Freudienne", où pouvait se dérouler avec plus ou moins de bonheur le conflit humanisant et socialisant de l'Œdipe, ayant été sérieusement mise à mal. Le point central est évidemment la contraception chimique qui a permis la disjonction du sexuel et de la reproduction avec pour effet l'accentuation de la baisse de la natalité<sup>15</sup>, le recul de l'âge de la procréation et les conséquences sur la définition des rôles parentaux : la disparité foncière entre le père et la mère se trouve bousculée, dans une visée d'égalitarisme et de relative indépendance des conjoints, accompagnée de la désacralisation du mariage et de la banalisation du divorce.

Aujourd'hui que la majorité des enfants naissent hors mariage (54 % en 2010 contre 5,9 en 1965<sup>16</sup>), vivent dans une fratrie réduite (1 à 2 enfants), souvent avec un seul parent, en général la mère (qui assure en plus de la maternité une activité professionnelle dans 85 % des cas en 2011<sup>17</sup>), parfois dans une famille dite recomposée (partiellement ou à temps plein), qu'en est-il de la fraternité dans son rapport, notamment à la question de l'altérité ?

Eh bien, la plupart des enfants font aujourd'hui l'expérience de l'altérité, non pas au sein de la famille avec des frères et sœurs, dont il faudra admettre qu'ils soient également aimés par les parents, mais, très précocement, à la garderie ou à la crèche, puis à la maternelle, avec des enfants "étrangers", chacun soutenu dans les conflits enfantins par ses parents très chatouilleux à l'endroit de l'exceptionnalité de leur progéniture. Avec les conséquences qui s'ensuivent sur le narcissisme et les effets imaginaires, principalement du côté des conduites agressives. J'avais eu l'attention attirée sur ce point, au début des années 2000, par des directrices de crèches qui s'interrogeaient sur la multiplication des conduites agressives entre les jeunes enfants<sup>18</sup>. Du travail mené avec elles, il ressortait ce que la clinique avec les enfants nous enseigne : qu'il résulte de ces nouvelles conditions familiales une éducation qui fait prévaloir la réalisation personnelle de chacun sur la prise en compte

---

15. Engagée dès la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle mais passée de 2,9 enfants par femme en 1966 à 2 en 2010.

16. Ibid., p. 15.

17. Ibid., p. 16.

18. Bon N., 2003, " Violences en crèche, le désarroi des professionnels ", *Le journal des psychologues*, 212 : 12-16.

des intérêts collectifs, la rivalité et la compétition sur l'entraide et la solidarité. D'où, chez les enfants, une inflation du moi, une exacerbation du narcissisme, le sentiment pour chacun d'être exceptionnel, prioritaire, d'avoir droit à la satisfaction immédiate de toutes ses demandes, sentiment qui s'accompagne d'une intolérance à la contrariété, d'une incapacité de se mettre à la place de l'autre, d'accepter la réciprocité. Si bien que, paradoxalement, alors que les enfants sont collectivisés de plus en plus tôt, ils sont de moins en moins fraternels. On pourrait dire qu'ils sont décomplexés. Décomplexé fut, paraît-il le mot de l'année 2012 : décomplexée la droite trop timorée, les électeurs du Front national, décomplexés les footballeurs et leurs supporters, décomplexés les exilés fiscaux, les fumeurs de joints et les conducteurs sans permis, décomplexés les héritiers de Freud qui ont transformé le cabinet de la *Bergasse* en boutique de produits dérivés où vous pouvez acheter aussi bien un stylo marqué Pr. Dr Freud que des pastilles de menthe anti-hystérie... Décomplexé qualifie ainsi une économie psychique où l'on est allégé, sinon débarrassé, des contraintes du surmoi et des exigences de l'Idéal du moi. Et, d'être ainsi décomplexé permet, évidemment de s'adapter plus facilement à ce jeu aux règles fluctuantes du capitalisme libéral où l'on peut recevoir ses cartes à la table du bridge et aller les jouer à celle du poker pour se tirer avec l'oseille dans un pays accueillant. Pour ceux qui sont admis à la table de jeux, évidemment...

Nous avons bien sur là les effets de ce que Lacan nomme de ce curieux terme "l'évaporation du père", qui aboutit non pas à la disparition de la ségrégation qu'il juge nécessaire, au sens étymologique de séparer, et donc ordonner, des espaces et des groupes, à commencer par celui des psychanalystes, mais au contraire à une fragmentation, une multiplication des petits maîtres et des communautarismes, alimentant ostracismes et terrorismes de toutes sortes. Je cite Lacan dans une intervention à Strasbourg en 1968 : *Je crois qu'à notre époque la trace, la cicatrice de l'évaporation du père est celle que nous pouvons mettre sous le titre général de la Ségrégation. Nous pensons que l'universalisme, la communication de notre civilisation homogénéisent les rapports entre les hommes. Au contraire, je pense que ce qui caractérise notre époque et nous ne pouvons pas ne pas nous en apercevoir, c'est une ségrégation ramifiée, renforcée qui produit des intersections à tous les niveaux et qui ne fait que renforcer les barrières*<sup>19</sup>. Il y reviendra à la fin de ... *ou pire*, en évoquant "les retours de bâtons" possibles de "cette notion de frère, si solidement tamponnée grâce à toute sorte de jurisprudences pendant des âges", si elle revient ailleurs que dans le discours analytique où nous sommes frères d'être "les fils

---

19. Lacan J., 1968, "Note sur le père et l'universalisme", la psychoanalyse, 33, 2003.

du discours". Il poursuit : *Je ne vous ai pas parlé dans tout ça du père parce que j'ai considéré que, qu'on vous en a déjà assez dit, assez expliqué à vous montrer que c'est autour de celui qui unit, de celui qui dit non ! que peut se fonder, que doit se fonder tout ce qu'il y a d'universel*<sup>20</sup>.

## Une fraternité à l'horizon ?

Ne pourrait-il donc y avoir de fraternité s'il n'y a pas en place ce non du père, peu ou prou appuyé sur cette figure imaginaire du grand méchant loup, en contrepoint d'un idéal à atteindre ? S'il est, à la fin de ... *ou pire*, plutôt pessimiste sur cette question, Lacan en formule pourtant le souhait à diverses reprises : je pense à ce texte sur "La psychiatrie anglaise et la guerre", paru en 1947 dans *L'évolution psychiatrique*<sup>21</sup>, où il fait l'éloge du travail de W. Bion avec ces "dullards", ces débilards, pour constituer des groupes de soldats, non pas sur l'autorité du chef et la menace de la punition, mais sur la coopération et l'initiative volontaire orientée vers la tâche à accomplir. Ce dispositif proche à certains égards de ceux que l'on trouve à la même époque dans les méthodes pédagogiques dites "actives" (Freinet, Decroly...) n'est pas sans évoquer celui du cartel et la notion de transfert de travail : une sorte de fraternité horizontale, sans chef, cette "fraternité discrète" à laquelle Lacan fera appel, l'année suivante, précisément à Bruxelles, dans son rapport au XI<sup>ème</sup> congrès des psychanalystes de langue française : « L'agressivité en psychanalyse »<sup>22</sup>. Somme toute, il s'agirait de constituer l'ensemble frères [1-a]. Nous rejoignons là les questions soulevées ultérieurement dans *RSI* par Lacan sur la possibilité de se passer du quatrième. Dans les groupes d'analystes, on peut l'espérer, encore que la question se pose de savoir si de grouper des personnes dont l'analyse a en principe écorné la totalité suffit à constituer un ensemble décompleté ou si l'objet *a* doit néanmoins être porté par un qui fait exception, fut-il réduit à son dire, dire fondateur qu'il faut alors bien qualifier de quatrième. Car, et c'est peut-être simplement une autre manière de le formuler, dans nos réflexions sur le nœud à trois ou à quatre, que faisons nous du phallus qui ek-siste au nœud ? Sans Un qui prend sur lui la question du désir originaire, délestant les autres de l'embarras du sexe, les frères pourraient-ils collaborer fraternellement, c'est-à-dire homo sexuellement ? Dans l'expérience de la psychiatrie anglaise, Lacan relève d'ailleurs qu'outre le dispositif qu'il met en place, Bion opère "avec la patience

---

20. Lacan J., 1971-72, ... *ou pire*, Editions de l'Association Lacanienne internationale, hors commerce, 2000, p. 182.

21. Lacan J., 1947, *Autres écrits*, Seuil, 2001, p. 101-120.

22. Lacan J., 1948, *L'agressivité en psychanalyse*, Seuil, *Ecrits*, 1966, p. 124.

ferme du psychanalyste" et qu'il "ne manque pas d'estomac"<sup>23</sup>. En est-il autrement des groupes analytiques ? Leur histoire ne me semble pas permettre une réponse affirmative même si l'on peut faire le vœu qu'il en soit autrement.

Quant à la fraternité dans le social, voire dans le monde, l'actualité quotidienne avec son lot de haine et d'agressivité, a de quoi laisser pessimiste : la colonisation de la démocratie par le marché devrait logiquement conduire à la catastrophe. Sauf à entrevoir avec Jacques Attali une nouvelle fraternité, se développant dans les interstices du libéralisme, dans toutes ces initiatives locales et/ou en réseau fondées sur des liens "à somme non nulle", gagnant-gagnant, comme on dit en théorie des jeux<sup>24</sup> (entreprises solidaires, micro crédit, troc, brocantes, associations de coopération ou d'entraide diverses...), suscitées par certains qui tentent d'échapper ou de suppléer aux tares congénitales résultant de l'accouplement de la techno science et du marché. Certains qui, pour paraphraser Attali, ne se contentent pas du monde comme il est et de l'histoire comme elle vient. Je cite : *De cette utopie à venir [la fraternité], nous pourrions, si nous le voulions, entendre déjà les premières rumeurs. Comme la nuit n'est jamais plus profonde qu'à la minute qui précède le lever du jour, l'utopie n'a jamais été plus près de resurgir qu'au plus profond de son discrédit. L'utopie est toujours une affaire d'aube, de lève-tôt ou de rêveurs éveillés !*<sup>25</sup>

De la fraternité, on peut "Espérer le meilleur et se préparer au pire", selon la règle de Confucius<sup>26</sup>, revue par Fernando Pessoa.

---

23. Lacan J., "La psychiatrie anglaise et la guerre", opus cit.

24. En théorie des jeux, on qualifie de "jeux à somme nulle" les jeux où ce qui est gagné par l'un est perdu par l'autre et réciproquement. On qualifie de "jeux à somme non nulle" les jeux qui incitent à une collaboration grâce à laquelle tous gagnent mais moins, plutôt qu'à prendre le risque de perdre tous en voulant gagner tout.

25. Attali J., opus cit., p. 24.

26. Confucius : "Se préparer au pire, espérer le meilleur, prendre ce qui vient."

## Discussion

A. C. - Merci pour ce superbe exposé sur la fraternité et cette très belle phrase que tu mets à la fin de cette superbe conclusion.

C. T. - C'est un exposé très riche donc je vais essayer de rassembler mes idées. Si l'on vous suit, dans votre exposé, on serait passé de la dé-complétude au décomplexé, de l'altérité à l'étrangeté ou à l'étranger et la haine qui lui est corollaire, on serait passé aussi de la nécessaire restriction de jouissance à la jouissance à tout prix et tout de suite. Il y a beaucoup de questions que vous posez comme cela tout au long de votre exposé, et surtout la question de, au fond, autour de quoi aujourd'hui se fonderait une famille ? Autour de quoi aujourd'hui se fonderait la fraternité ? Et j'avais envie de donner l'exemple d'une autre famille qui est celle de l'école. Parce que l'école est également totalement remaniée dans sa façon de fonctionner et d'une même façon finalement, c'est-à-dire que en 89 il y a eu en France une circulaire de l'éducation nationale qui disait ceci : « Désormais, le centre de l'école sera l'enfant ». L'enfant avec son bien-être hein etc. C'est-à-dire que ce qui a été exclu de ce qui auparavant faisait le centre de l'école c'était le savoir, le savoir qui est au fond ce qui fait trou dans la connaissance, donc évidemment ça fait tout-à-fait analogie avec ce qui se passe dans une famille, où ce n'est plus organisé par ce qui était le désir entre les parents, entre cet homme et cette femme, même si ce n'est pas la mère ou le père, et ce qui maintenant fonderait effectivement la famille, ce serait l'enfant, l'enfant devenu Roi, le bien-être etc. de l'enfant. Et hier on parlait de la question de la nomination de ces nouvelles familles, de ces nouvelles constructions et déconstructions familiales, et il m'est revenu que vous parliez des faux-frères, en fait je crois qu'en France, il y a deux ou trois ans, les juristes ont nommé ces enfants qui étaient dans ces familles recomposées, qui n'étaient ni du même père ni de la même mère, ils les ont nommé les quasi-frères. Et je trouve ça très étonnant parce que c'est une teneur apparemment beaucoup plus importante que les demi-frères et pour autant cette nomination ne fait pas interdire, c'est-à-dire qu'il arrive souvent dans la clinique de voir que ces quasi-frères et sœurs ont une relation sexuelle ensemble. Donc ça c'est quand même vraiment un point d'interrogation.

Bon j'avais d'autres choses à dire mais je vais quand même peut-être laisser mon collègue intervenir.

Al. B. - Oui en fait, cet exposé me rappelle une question que je m'étais posée hier concernant la manière dont ça peut fonctionner aujourd'hui, avec cette exigence de jouissance comme le soulignait

encore Corinne Tyszler, et puis ce que Maître Renchon rappelait ce matin, qui est une sorte de droit au Droit, une exigence de liberté. Et donc ce que j'entendais là, c'est que, finalement, il y a quand même une restriction : c'est que la société dit à l'individu, enfin je dis « à l'individu » pour rester dans le champ social ; elle lui dit : « Jouis ! ». Alors c'est quand même l'impératif du surmoi ça. Et que dans cette pseudo-exigence de liberté, on peut entendre quelque chose d'extrêmement féroce, enfin que certains appellent surmoi archaïque. Alain Didier-Weill dans *Les trois temps de la loi* a pas mal ouvert ces questions, et alors je trouvais qu'effectivement ramener cette question du plus-un, cette question du cartel, ça m'a d'ailleurs un petit peu éclairé cette notion je vous remercie, cette question de : au fond il suffit qu'il y ait un dire sur Un qui serait porteur de l'objet pour que le groupe puisse faire Un, mais il y a une perte, donc il faut quand même que cette perte soit portée par un dire. Ça m'a fait penser au fait que le nœud à trois, il y a quand même toujours un quatrième puisqu'il y a le nouage, c'est ce que Lacan dit : « il y a le rond du Réel, mais il y a aussi le nouage qui est réel », avec cette question : est-ce qu'il distingue deux Réels ? Je ne suis pas assez savant dans ces questions pour en dire plus mais donc voilà, je trouve que ce que vous amenez là, la question de la fraternité dans votre exposé, vient plutôt relever de la question du malaise dans la civilisation, enfin c'est l'équivoque de votre titre. Voilà, ça ne fait pas une question mais ça en ouvre d'autres. Merci.

J.-J. T. - Oui merci Norbert. Donc je voulais dire un mot à propos de la fin de ton exposé, qui est le problème qui nous est posé, qui est donc la fraternité, y compris dans les groupes, seraient-ils psychanalytiques. Et le problème que tu poses, je crois qu'il faut le prendre au sérieux, il y a chez Lacan un long travail, complexe, dialectique, entre la question du Un et la question du *a*, de l'objet cause du désir, il y a des séminaires entiers où il travaille logiquement cette difficulté. Pourquoi est-ce essentiel ? Parce que, dans la vie des groupes, le fait de mettre ensemble les objets cause du désir, ça ne suffit pas à « faire ensemble », le problème est là, c'est-à-dire que la bonne volonté des objets mis en commun ça ne marchera pas, il apparaîtra toujours le problème posé justement par la fraternité, et donc ça ne fait pas chaîne, d'où la question : d'où va venir le Il-y-a-de-l'Un ? Et donc je crois qu'il est essentiel pour nous de garder cette question au travail. Parce que sinon effectivement nous proposons le mirage d'une collection d'objets, dont nous savons déjà par expérience qu'elle va faire échec. Ensuite, les formes que prennent les Il-y-a-de-l'Un, je crois que c'est ce qui aujourd'hui est ce qui est soumis à notre

intelligence effectivement. Mais il y a chez Lacan pendant longtemps ce travail et si vous vous rappelez dans les séminaires, pour mettre en valeur cette difficulté topologique. Voilà, donc ça reste je crois, même pour nous, Association, une des questions nécessaires à la psychanalyse.

NORBERT BON - Bon voilà, je n'ai rien à répondre, je suis d'accord avec Jean-Jacques, et c'est aussi pour ça que je l'amenais.

Sur les remarques précédentes, sur les quasi-frères c'est ça ? Ou faux-frères ? On entend ça dans les familles recomposées, les enfants viennent nous voir en disant « c'est pas mon frère, c'est mon faux-frère ». Et on sait les difficultés effectivement que ça pose et mon idée est que le faux-frère ou la fausse-sœur, puisqu'on parle de fraternité, il y aurait des choses à dire sur la question de la sœur et de la sororité si ça existe, et bien ils ne sont pas marqués par l'interdit de l'inceste ! Je me souviens d'une petite fille, enfin de douze ans, qui disait, bon c'est une famille recomposée, ils se retrouvaient avec un garçon de treize ans, avec qui elle n'avait effectivement aucun lien de parenté et elle décrivait ses embarras pour la salle de bain, elle me disait : « Ah mais on ne se parle pas ; je descends, je mange à toute vitesse, puis je remonte dans ma chambre ». Alors cet embarras, comment le traiter avec ce faux-frère-là, à l'orée de la puberté, et ça c'est des choses qu'on entend effectivement assez souvent. Alors le « quasi » là, effectivement, il faut peut-être souligner ça.

A. C. - Je voulais dire : quand ce n'est pas passé à l'acte dans l'autre sens, c'est-à-dire plutôt avoir une sexualité beaucoup plus importante que « normale ».

NORBERT BON - Sur le point du « j'ouïs », effectivement c'est le sur-moi qui jouit mais Lacan ajoute que le névrosé il entend jouit avec j apostrophe, alors que là il y a un certain nombre de gens, enfin ce que je dis là ce n'est peut-être pas universel, probablement pas, c'est-à-dire que l'économie œdipienne elle coexiste, on le voit bien comment d'ailleurs il y aurait une question peut-être à creuser, ceux qui restent comme ça dans une économie œdipienne, avec une famille comme ça qui reste assez structurée, solide, à qui on fait prendre des cours pour avoir leur Bac et puis aller en école supérieure, de voir si il n'y a pas là aussi quelque chose qui va produire de la discrimination sociale, ces enfants qui effectivement ne sont pas mis dans une position de travailler la position œdipienne, c'est-à-dire travaille bien à l'école puis t'auras un bon métier plus tard, etc. Ces jeunes qui nous disent : « Rien à foutre ! Pourquoi je travaillerais puisque j'ai eu mon crédit, même si il est limité, j'ai maintenant » et entendent effectivement le jouis sous forme directe.